

Paul Mus, *Le Viet Nam chez lui*

Lucien Febvre

Citer ce document / Cite this document :

Febvre Lucien. Paul Mus, *Le Viet Nam chez lui*. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 2^e année, N. 3, 1947. pp. 378-380;

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1947_num_2_3_3320_t1_0378_0000_3

Fichier pdf généré le 30/11/2018

ment éclairantes sur la vie familiale au pays des Soviets, et sur ses vicissitudes depuis la Révolution. Car « il y a eu le temps de la révolte, où la famille traditionnelle a disparu. Puis, après dix ans de travail silencieux, le temps de la consolidation légale de la famille nouvelle » — qui, commencée vers 1936, se poursuit sous nos yeux. C'est que la législation soviétique est une législation en mouvement. « Le gouvernement prolétarien, dit l'exposé du premier code, ne veut pas faire de ses codes quelque chose d'établi pour une très longue durée. Il ne veut pas créer des codes éternels. Il construit ses codes, comme toutes ses lois, d'une façon dialectique, de telle façon que, chaque jour de leur existence abolisse la nécessité de leur existence en tant que lois d'État. Il pose comme but à ces lois de rendre les lois inutiles. »

Gabriel Le Bras montre très bien comment, en effet, le droit de la famille n'a cessé d'évoluer en U. R. S. S. depuis la Révolution jusqu'à nos jours : le droit se modifie à mesure que les faits le permettent ou l'exigent. Ce qui persiste, ce sont les principes fondamentaux : la sécularisation du mariage, l'égalité des époux, la liberté de la femme et de l'enfant, le divorce et les droits d'existence. Ce qui varie, « c'est l'esprit anti-religieux, agressif quand l'Église est forte, relâché quand elle est faible ; c'est la liberté du mariage et la facilité du divorce ; c'est le régime des biens et, finalement, la politique de la natalité ». On ne perdra pas son temps à lire ces pages sobres, vivantes et mesurées.

LUCIEN FEBVRE.

III. — LE VIET NAM CHEZ LUI

Et toujours pour une histoire des mentalités

Le Viet Nam chez lui : sous ce titre, M. PAUL MUS, professeur au Collège de France, vient de nous donner sur la tragédie d'Indochine l'étude la plus riche, la plus vivante et la plus nuancée qui soit (Centre d'Études de Politique étrangère, P. Hartmann éditeur, 60 p. in-8°, 1947). Mais si, dans cette revue qui n'a point pour objet d'examiner en eux-mêmes les problèmes politiques et diplomatiques que pose dans le vaste monde la révolte des colonisés contre les colonisateurs, nous tenons à signaler ce travail si plein de talent et de lucidité, c'est parce qu'il pose bien autre chose qu'un problème de politique coloniale. Il représente une coupe menée, avec une singulière dextérité et une rare décision, à travers deux mentalités qui s'opposent : celle du blanc qui, de bonne foi (laissons de côté le blanc de mauvaise foi ou de mauvaise conscience) se félicite de ce que son pays a fait en Indochine dans le domaine de la civilisation — et celle de l'Indochinois qui, avec la même bonne foi (et de nouveau laissons de côté « les autres ») se plaint de ce que le blanc n'a pas voulu ou pas su faire pour lui.

Cette coupe, il fallait être Paul Mus pour oser l'entreprendre et savoir la mener à bien. C'est-à-dire être un savant, un vrai savant, à qui rien du passé de l'Indochine n'est étranger. Et quant au présent, avoir la

fortune d'être, à la fois, un bel échantillon de la plus raffinée des cultures françaises, un Français passionné et qui, là-bas, sur place, dans la guerre puis dans la résistance, a fait ses preuves d'une manière éclatante ; un homme enfin qui a grandi, qui a vécu sa vie presque tout entière dans ces contrées placées sous l'autre versant du monde — ces contrées où il a ses souvenirs et ses amis d'enfance et de jeunesse ; si bien que, d'elles à son pays, ce qu'il ressent « n'est pas loin de l'impartialité du cœur ».

Peut-être, par moments — quand on se reprend — trouve-t-on dans ce petit livre un peu trop d'intelligence. Je veux dire un peu trop exclusivement d'intelligence. Un beau reproche, un très rare reproche... Il est telle analyse « existentialiste » du conflit par un penseur vietnamien, M. Tran-duc-Thao, ancien élève de l'École Normale Supérieure et brillant agrégé de philosophie, qui sans doute nous procure une rare jouissance intellectuelle, tant l'analyse des états d'esprit concurrents et opposés est faite finement :

Le Français, écrit M. Tran-duc-Thao, en assumant son existence comme telle, se place d'emblée dans un monde où toute chose se définit par rapport à une certaine communauté, lui est extérieure ou intérieure, et, depuis qu'on lui a appris à l'école que l'Indochine est française, ce pays s'insère spontanément dans son horizon interne. L'Indochine appartient à la communauté française. Toute représentation la concernant la présuppose comme membre de cette communauté, car elle n'apparaît précisément que dans ce cadre. Les mêmes faits reparaissent dès lors avec un sens qui, pour le Français, va de soi, tandis qu'il plonge l'Annamite dans une stupeur profonde. Que l'Indochine achète en France à des prix supérieurs à ceux qu'elle aurait pu obtenir ailleurs, quoi de plus naturel, puisqu'elle est française ? Le coût excessif de la fabrication française est un défaut qu'il faut s'efforcer de corriger, mais on n'imaginerait pas que quelqu'un sorte de la communauté pour une raison de ce genre.

Fine analyse et beau réquisitoire ; mais M. Paul Mus dit-il exactement le mot juste quand il constate : « Quand on écrit contre vous, dans votre langue, en prenant vos tours de pensée les plus intimes et en en faisant un usage de cette qualité, l'essentiel, d'avance, n'est-il pas gagné ? » L'essentiel, soit : mais quel est l'essentiel ? M. Paul Mus répond : « L'histoire est avare de rencontres de ce genre. Voulez-vous me dire quels disciples l'esprit grec a rencontrés... Or, cette fois-ci, la rencontre qui s'est faite et dont je ne puis souhaiter qu'elle se défasse, c'est celle des Français et des Annamites... Les Grecs ont rencontré les Grecs. Cela ne promet pas, me direz-vous, une partie facile. Mais est-il permis qu'elle soit vaine ? »

Émouvant acte de foi dans les vertus de l'intelligence. Mais il n'y a pas que l'intelligence. Il n'y a pas que les intelligents par le monde. Il y a les bêtes. Il y a les brutes. Et la force brutale. Qui permet ou qui interdit les rencontres du genre de celles que Paul Mus désire, et qu'il a raison de désirer.

Que M. Tran-duc-Thao nous donne des lumières singulièrement éclairantes sur son âme d'Indochinois, qu'il nous en donne sur nous, Français, d'accord ; qu'il facilite même à M. Paul Mus, qui s'en loue, l'intelligence de Sartre et de son école, il se peut ; mais enfin la subtilité d'esprit n'est pas nécessairement un gage d'entente entre intellectuels ; et la même subtilité d'esprit ne garantit pas qu'entre les *idiotæ*, comme disait le moyen âge, et les docteurs subtils l'accord doive se faire, nécessairement et aisément, sur un plan d'équité. Entre l'Annamite de

M. Tran-duc-Thao et son Français y a-t-il possibilité d'entente ? Je ne vois pas bien, quant à moi, sur quel terrain mitoyen l'un et l'autre pourraient s'établir. Et les deux thèses se trouvent formulées de telle façon qu'elles semblent bien, hélas ! s'exclure réciproquement.

En tout cas, et si l'on oublie qu'on se bat en Indochine, que chaque jour des hommes, des femmes, des enfants y tombent massacrés et parfois torturés, affreusement torturés avant d'être massacrés, le petit livre de M. Paul Mus est d'un intérêt saisissant. Que tous le lisent, de nos amis. Personne ne regrettera sa peine. Je ne vais pas m'amuser à l'analyser. Je laisse de côté, volontairement, tout l'aspect Vichy du début (et cet aspect est singulièrement important, on l'apprend admirablement de Paul Mus). Je ne fais attention qu'à ce qui, dans ce beau travail si humain, si généreux et si vivant, me permet de redire, une fois encore : « S'occuperait-on de nous faire aujourd'hui, de tous les côtés et certes sans s'être donné le mot, cette histoire comparée des mentalités *sans quoi aucun travail d'unification véritable du monde ne sera possible* ? » Je le souhaite de tout mon cœur. Et Paul Mus m'excusera de m'attacher, dans son livre, à ce grand aspect, à ce noble aspect de ses méditations.

LUCIEN FEBVRE.

SUR L'ITALIE CONTEMPORAINE

Voici un nom d'éditeur qu'on est heureux de voir réapparaître, celui d'Einaudi, de Turin, d'autant que les volumes qu'il a envoyés aux *Annales* sont du plus vif intérêt. Une collection verte de *Problemi Italiani* est représentée par trois ouvrages. Le premier est une réédition du livre de M. Guido Dorso sur *La Rivoluzione meridionale*¹. En des temps où la République italienne a tant de mal à s'organiser, où le problème même de l'unité a été mis en cause, il est bon de relire — mise au courant et éclaircie par toute une expérience politique et économique de plus de vingt ans — des pages écrites en 1925. La réaction mussolinienne s'était empressée d'éliminer le plus d'exemplaires possible de la première édition. M. Dorso, en effet, expose de quelle façon la question du Midi fut résolue — ou plutôt ne le fut pas — par les divers gouvernements qui se succédèrent en Italie, mais il insiste surtout sur le régime fasciste qui a compris et utilisé à son profit les conditions morales et matérielles où vivait le Midi. C'est l'absence du Midi des luttes politiques qui a rendu possible l'échec du socialisme, puis les succès du fascisme, et il convient qu'en prenant conscience des besoins moraux et économiques de leur pays les élites méridionales sachent éliminer ce complexe d'infériorité qui caractérise l'évolution et l'état présent d'une société attardée dans un « transformisme » dépassé. L'heure n'est plus aux solutions individuelles mêmes prônées par un De Viti de Marco ou un Salvemini.

L'étude de M. PIETRO GRIFONI sur *Il capitale finanziario in Italia* cons-

1. 1945, in-8°, 328 p.